

PRÉVENTION

par Florence Raynal

Des ados moins préoccupés par le VIH

CONTACTS

Aides-57

23, rue des Parmentiers
57000 Metz
tél. : +33 (0)3 87 75 10 42

Cybercrips

RdC de la Tour Montparnasse
75015 Paris
tél. : +33 (0)1 56 80 33 34
www.cybercrips.net

Ex-Æquo

11, rue du Docteur-Pozzi
51100 Reims
tél. : +33 (0)3 26 86 52 56

ORS-Ile-de-France

21-23, rue Miollis
75732 Paris Cedex 15
tél. : +33 (0)1 44 42 64 70
www.ors-idf.org

Sida Info Service

190, bd de Charonne
75020 Paris
tél. : +33 (0)1 44 93 16 16

LE SIDA EST DEVENU UNE MALADIE ABSTRAITE POUR LES JEUNES. LES MÉDIAS EN PARLENT MOINS, LES MULTITHÉRAPIES ONT MODIFIÉ SON IMAGE, LA RÉALITÉ DES MALADES EST PEU ACCESSIBLE ET LES MESSAGES DE PRÉVENTION SE RARÉFIENT. RÉSULTAT : ON ASSISTE À UN RELÂCHEMENT DES COMPORTEMENTS DE PROTECTION. POUR ÉVITER LE PIRE, LE VIH DOIT RECOUVRER UNE VISIBILITÉ ET LA PAROLE SUR LA SEXUALITÉ DOIT SE LIBÉRER.

« Depuis trois ans, lors d'interventions en milieu scolaire, on entend à nouveau des discours tels que "le sida, ça s'attrape en s'embrassant" ou "ça se voit sur le visage" », s'inquiète Olivier Nostry, porte-parole de l'association Ex-Æquo (Reims). « Depuis 2000, témoigne de son côté Pierre-Olivier de Busscher, directeur adjoint de Sida Info Service (SIS), reviennent sur notre répondeur des questions qui avaient disparu, en particulier sur les modes de transmission. » Quant à Benoît Félix, responsable du Cybercrips, il a rencontré une adolescente

de 13 ans « qui n'avait jamais entendu le mot "sida" de sa vie » ! Et d'estimer : « Il y a dix ans, cela ne se serait pas produit. » S'il ne faut pas généraliser, car la plupart des jeunes ont acquis un savoir de base sur le VIH – certes plus ou moins fragile selon qu'ils vivent en région parisienne ou non, qu'ils sont scolarisés dans l'enseignement général ou non –, il n'en demeure pas moins que maints acteurs de terrain constatent un effritement des connaissances. Une régression corroborée par les études KABP¹ (Knowledge, Attitudes, Beliefs and Practices), traçant depuis 1990 l'évolution des représentations sociales du sida et des comportements sexuels et préventifs en France, et qui ont confirmé en 2001 le changement initié en 1998. « Les jeunes ayant débuté leur vie sexuelle après 1996 ont une connaissance plus floue des modes de transmission et une vision du sida plus distante que les autres, explique ainsi le Dr Isabelle Grémy, directrice de l'ORS-Ile-de-France qui publiera la prochaine enquête en 2005. Alors que la maladie était d'autant mieux connue que les répondants étaient jeunes, cette liaison s'est estompée. En 1992, 24 % des 18-24 ans croyaient qu'une piqûre de moustique pouvait transmettre le VIH, contre 14 % en 1994. En 2001, ils sont à nouveau 24 % à le penser. » De même, si la crainte d'être contaminé reste élevée, la perception du risque devient plus diffuse chez les 18-24 ans, lesquels se révèlent en outre moins sensibilisés au VIH et au sida que leurs aînés.

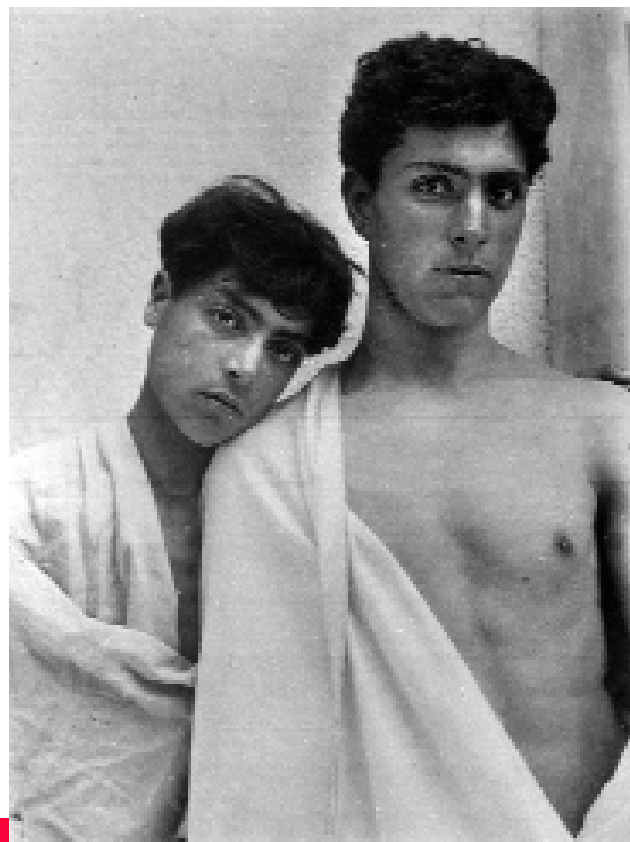
Un risque parmi d'autres. L'apparition des multithérapies aurait-elle modifié la donne ? Si, sur le terrain, on entend régulièrement que « le sida, on en guérit », qu'« avec les médicaments, on vit bien », ou que « de toute façon, dans 10 ans, on aura un vaccin », il semble cependant qu'elle n'ait eu qu'une influence indirecte. « L'arrivée des traitements et leurs effets spectaculaires ont entraîné un désengagement global : des médias, des professionnels de santé

¹ Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida en France. Évolutions 1992-1994-1998-2001, ORS-Ile-de-France, 2001.

et des campagnes de prévention. On a relâché la pression », analyse le Dr Grémy. « En 1994, il y a eu un tel niveau de mobilisation médiatique que cela ne pouvait que retomber ensuite. Les multithérapies se sont ajoutées à ce phénomène », confirme Pierre-Olivier de Busscher. À SIS, on note une chute constante des appels des moins de 20 ans depuis 1994. Le VIH devenant moins palpable, c'est tout naturellement que les jeunes s'y intéressent moins. « Ils n'ont pas de confrontation directe avec des personnes touchées, ou n'en sont pas conscients, les campagnes sont rares et le sujet n'est plus d'actualité dans les médias. Pour eux, cela devient abstrait, plus que le cancer ou les accidents de la route, dont on parle plus. Le sida est noyé dans la masse des risques concernant », constate Benoît Félix. De plus, comme les psychologues s'accordent à le dire, les adolescents vivent dans le court terme, et une infection longue à se déclarer les effraie moins qu'un danger immédiat. Enfin, estime-t-il, « ils ont un besoin de liberté et d'épanouissement. Cela passe aussi par la sexualité, dont l'accès n'est pas facile. Si les freins au plaisir et à la relation affective leur apparaissent trop nombreux, ils finissent par refuser de les voir, car cela génère beaucoup d'angoisse. » D'ailleurs, « sur les appels de jeunes, on voit bien que parler de sida est toujours une manière d'aborder la question de la sexualité au sens large », témoigne Pierre-Olivier de Busscher.

Relâchement ? Corollaire de ce désintérêt, la prévention semble en perte de vitesse. « En 1998, nous avions repéré des modifications sensibles dans les représentations du sida ; en 2001, non seulement elles se sont accrues mais, fait plus alarmant, elles se sont concrétisées par un relâchement des comportements de prévention, en particulier

chez les personnes potentiellement les plus exposées, dont les jeunes et les multipartenaires. Ce qui était acquis ne l'est plus forcément », s'inquiète le Dr Grémy. Les 18-24 ans déclarent ainsi moins souvent avoir eu recours au dépistage ou utilisé une capote dans l'année. L'image du préservatif s'est détériorée, et son utilisation lors du premier rapport sexuel – l'âge médian reste depuis 1994 de 17 ans pour les garçons et de 18 pour les filles – a cessé de croître



© Collection Roger-Viollet

Les jeunes gays ne côtoient plus leurs aînés

Comme chez les jeunes hétérosexuels, les comportements de prévention se relâchent chez les jeunes gays.

Une régression qu'Olivier Nostry, de l'association gay et lesbienne Ex-Æquo (Reims), attribue notamment au manque de partage d'informations entre générations.

« Quand je suis arrivé dans le milieu homosexuel, j'ai rencontré des gens de mon âge mais aussi de plus âgés qui, par leur vécu, m'ont apporté des savoirs que je n'avais pas. À l'époque, le premier garçon avec qui l'on avait des relations sexuelles était souvent plus âgé que soi. Or, aujourd'hui, je constate que les jeunes gays ont tendance à ne se rencontrer qu'entre garçons du même âge. De fait, la transmission de savoir intergénérationnelle ne s'effectue plus aussi bien, et cela peut nuire à la prévention. Le partage de l'information sur la nécessaire utilisation de la capote se fait moins, notamment lors des premières relations sexuelles, alors qu'on en connaît l'importance pour

l'avenir. De même, ne côtoyant plus leurs aînés, ces jeunes gays ne les entendent pas raconter combien d'amis ils ont perdu à cause du sida.

En quelques années, les modes de rencontre ont évolué et le brassage des âges en a été entravé. Par exemple, à Reims, il existait peu de lieux pour les gays. Aujourd'hui, divers commerces identitaires sont nés et toute une classe d'âge a de moins en moins fréquenté l'association. L'apparition d'Internet a aussi modifié la donne et favorisé le fait que les jeunes ne se voient qu'entre eux. Sur le Net, beaucoup indiquent comme premier critère de sélection l'âge, lequel doit se situer entre 18 et 25 ans. Et encore, c'est un maximum !

À Ex-Æquo, nous avons eu de longs débats avant d'ouvrir une commission "jeunes", car nous craignons justement d'accentuer le fossé entre les générations. Mais en leur permettant de se retrouver là, notre objectif est justement de créer des ponts et de les amener peu à peu à participer à la vie globale de l'association. »

après 1998. Or, comme l'a démontré Hugues Lagrange², « les choix opérés la première fois en matière de prévention et de contraception affectent les usages ultérieurs ». Les jeunes s'étant servis d'une capote lors de leur première expérience sexuelle sont, en effet, plus nombreux à le faire par la suite, même avec d'autres partenaires.

Néanmoins, les adolescents emploient toujours beaucoup les préservatifs. « Ils font partie de leur culture, même s'ils sont rarement prêts à les payer. Ils en font davantage usage que les autres générations. Quand ils ne le font pas, c'est souvent sous l'effet de produits », tempère Benoît Félix. « J'utilise facilement le préservatif, témoigne ainsi Vincent, 16 ans. Je prends l'initiative de le mettre, c'est plus simple. Comme ça, il n'y a pas besoin de parler pour savoir s'il y a un problème. J'en ai toujours avec moi quand je sais que j'en aurai besoin. » Adrien est sur la même lignée : « Je n'ai jamais eu de relation sans préservatif. Ça ne me gêne pas du tout d'en mettre. » Pour beaucoup cependant, cet usage n'est pas prioritairement destiné à éviter le VIH. Ainsi, pour Aurélie, 16 ans et demi : « Le préservatif est d'abord un outil contraceptif. Il y a plus de risques de tomber enceinte ou même d'avoir une infection sexuellement transmissible que d'être contaminée par le VIH. J'ai eu des amies enceintes, ça incite à se protéger ! Le sida, j'y pense, mais moins. »

Chez les jeunes homosexuels, les mêmes évolutions ont été constatées : augmentation des comportements de prévention entre 1992 et 1998, puis relâchement. Évoquant l'enquête « Jeunes et sexualité » menée en 2000 à travers la presse et les associations par le Centre gay et lesbien, la chercheuse France Lert³ rapporte que « le taux d'utilisation du préservatif lors du premier rapport homosexuel masculin apparaît plus faible (70 %) que lors de rapports hétérosexuels, où il dépasse 85 % dans les dernières années ». De même, un quart environ des garçons ne se protégeraient pas systématiquement lors de pénétrations anales avec des partenaires occasionnels. Un chiffre d'autant plus alarmant que, comme le rappelle Pierre-Olivier de Busscher, « par rapport à de jeunes hétéros du même âge, dans les mêmes conditions, leur propension à rencontrer un partenaire contaminé est démultipliée ». Mais certaines représentations ont la vie dure auprès des jeunes gays (lire p. 5). Le sida leur apparaît ainsi comme « une maladie de trentenaires ou de quadragénaires. Avec, derrière, l'idée qu'il suffit d'avoir des relations avec des gens de son âge pour être épargné. Évidemment cela est faux, les groupes n'étant pas hermétiques. » Et de déplorer : « Le problème est qu'aujourd'hui, pour les moins de 25 ans, la prévention se résume à des brochures, pas à des gens. »

²L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida, sous la direction de Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond, La Découverte, 1997.

³Homosexualités au temps du sida, ANRS, coll. « sciences sociales et sida », Paris, 2003.

⁴www.education.gouv.fr



La sexualité encore taboue. La parole sur le sida et la sexualité semble avoir toujours du mal à émerger. Dans les familles d'abord. « Beaucoup de jeunes nous disent que leurs parents n'en discutent pas, assure Coco Gilormini, de Aides-57, qui intervient dans les Centres de formation pour apprentis (CFA) de Lorraine (lire p. 7). Au mieux, quelques-uns ont fourni un préservatif... à leur fils. » Ainsi, témoigne Anne-Cécile, 16 ans et demi : « Je n'en ai jamais parlé avec mes parents. De toute façon, pour eux, c'est normal que les autres filles aient des relations sexuelles, mais pas moi ! La mère de mon copain, elle, en parle naturellement. Et elle le fait bien, car elle pose des limites. Il faut savoir doser. » Seule « une personne sur deux déclare parler souvent de sexualité (49,4 %) ou du sida (53,4 %) avec son enfant », selon l'enquête KABP de 2001. Et les femmes le font plus que les hommes. La discussion semble en outre facilitée quand les enfants ont au préalable bénéficié d'informations. « De 6 ans à la puberté, la famille a un grand rôle à jouer, estime Benoît Félix. C'est ensuite plus compliqué, car la pudeur est à son comble et l'adolescent se replie. Il faut alors d'autres structures. »

L'école est un autre lieu pour aborder ces questions. Les collègues et les lycées doivent mettre en place des séances d'éducation à la sexualité⁴. « Deux heures annuelles d'éducation à la vie affective et sexuelle sont désormais prévues, explique Benoît Félix, mais souvent mal appliquées. »



Le VIH en quelques clics

À l'occasion de la Journée mondiale de lutte contre le sida, le 1^{er} décembre, France 5 et Sidaction mettent en ligne un mini-site sur le VIH et le sida pour les jeunes et les enseignants. Accessible par la suite dans une version étoffée sur le portail d'information que construit Sidaction, ce site comprend 4 modules. « *Nous avons réalisé un gros travail afin de rendre cet outil attractif pour les adolescents. L'idée est qu'il soit à la fois didactique et interactif* », explique François Benet, en charge du projet à Sidaction. Les modules ont ainsi été couplés à des ateliers. « *L'un d'eux, par exemple, permet, à partir d'une carte de la répartition des cas de sida dans le monde, de voir ce qui se passerait s'il n'y avait pas de préservatifs, de médicaments...* » Un quiz propose également de tester ses connaissances. Enfin, les enseignants trouveront matière à alimenter leurs cours, notamment grâce à des fiches pédagogiques élaborées à leur intention.

www.france5.fr/education/sida



Nombre d'acteurs peinent aujourd'hui à disposer d'horaires pour mener des actions. « *Nous sentons une démobilitation de certains chefs d'établissement, lesquels facilitaient autrefois nos interventions*, souligne-t-il. *Les infirmières qui nous servent de plus en plus de relais ont des difficultés à obtenir des heures pour aborder le VIH, car d'autres thématiques de santé se sont ajoutées.* » Étonnamment, le SIS éprouve ainsi plus de facilité à entrer dans les filières du ministère de l'Agriculture et Ex-Æquo dans le privé catholique que dans celles de l'Éducation nationale. Multiplier les espaces facilitant l'expression semble donc impératif. L'urgence est d'autant plus grande qu'en attendant, nombre de jeunes n'ont pour toute information sur la sexualité que ce qu'ils trouvent dans la pornographie. « *Ils sont tellement bridés sur la sexualité qu'ils doivent regarder des films pornos pour savoir quoi faire!* », se désole Coco. L'accès de plus en plus aisé à des images « hard » favoriserait une précocité problématique de certaines pratiques comme la sodomie ou le sadomasochisme... (lire p. 8). Ainsi, résume Benoît Félix, « *il y a parallèlement une visibilité croissante de la sexualité dans sa forme la plus excessive et une moindre visibilité du sida. Cela démontre, une fois encore, l'importance d'une éducation sexuelle précoce.* »

Montée en flèche de l'indifférence

Déléguée d'action à Aides-57, Coco Gilormini intervient auprès des élèves des Centres de formation des apprentis (CFA) en Lorraine. Elle nous fait part du faible intérêt pour le VIH des jeunes scolarisés dans ces filières professionnelles où les adolescents ont des pratiques sexuelles plus à risque qu'ailleurs ¹.

« Les jeunes en CFA prennent des risques, même si cela dépend aussi, bien sûr, de leur âge, du diplôme préparé, de leur filière. Depuis 7 ans, j'en vois 3 700 par an dans environ 35 établissements. Aujourd'hui, la confiance s'est installée avec le corps pédagogique. Le problème vient plutôt des jeunes que je ne sens plus du tout concernés par le VIH. Quelle que soit la façon dont on aborde le sujet, il y a une indifférence générale. Il faut ramer pour les mobiliser. Ils ont, en gros, des attitudes de consommateurs passifs et la question la plus fréquente concerne la gratuité des capotes !

Lors de la séance, je parle du corps, de sexualité, des IST, de contraception, du traitement d'urgence qu'ils ne connaissent pas, du respect de soi, de l'autre, de la notion de responsabilité, etc. Je les aide à formuler leurs interrogations, en adoptant un langage jeune et en employant beaucoup d'humour. Il faut aussi faire avec l'illettrisme et prendre en compte le fait que certains ne comprennent pas les plaquettes de pré-

vention. Je ne sens pas de régression au niveau des connaissances... mais pas non plus d'amélioration. Ils savent qu'avec la pénétration, il y a un risque, mais pas avec la sodomie qu'ils n'intègrent pas aux pratiques de pénétration. En outre, j'ai toujours des questions telles que : « *Si je fais une fellation, est-ce que je peux tomber enceinte ?* » ou « *Peut-on attraper le sida en faisant tourner un joint ?* » ! La régression tient plus au fait que de moins en moins d'élèves s'impliquent dans le débat.

Ce qui me frappe le plus, c'est leur perception des porteurs du virus. Il y a beaucoup d'intolérance, de racisme, d'homophobie. Toutes les semaines, un jeune me demande gentiment : « *Pourquoi on ne gaze pas les séropositifs ?* » Pour eux, c'est juste une solution pour régler un problème de société. Et ça ne choque pas grand monde autour ! Ou alors, c'est « *L'Afrique, c'est pas grave, c'est pas nous* » et puis « *Il y a autant de gens qui y meurent que de gens qui y naissent* » ! Il faut rester zen, expliquer le droit à la vie, faire un travail sur la tolérance, la citoyenneté. C'est épuisant ! C'est à chaque fois un combat, mais on ne sait jamais ce que l'on sème. Un apprenti coiffeur m'a dit qu'un jour il ferait quelque chose. Je n'y ai pas vraiment cru. Mais, quelques années plus tard, il a réservé un théâtre, convié 50 jeunes, monté un spectacle et a reversé 2 300 euros à Aides pour les malades. Heureusement, de tels gestes existent aussi. Nous sommes des diffuseurs de conscience, certains vont s'emparer de choses, d'autres non. »

¹ **Les comportements sexuels des jeunes de 15 à 18 ans, enquête ANRS, ACSJ, avril 1995.**